

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSENT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & C^{IE}, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

IX

Il en résulta que les « Cortacaminos, » dont on n'avait pas entendu parler lorsqu'on se rendait au Palo-Verde, jugèrent convenable d'intervenir au retour; plusieurs invités furent tués

Don Luis voulut remercier ses amis de cette charmante galanterie, mais ils lui coupèrent la parole en lui disant que dona Mercedes était leur sœur et qu'ils n'avaient fait que ce qu'ils devaient faire.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Luis leur serra affectueusement la main et tout fut dit.



La porte s'ouvrit et une femme parut complètement enveloppée dans les plis d'un immense voile.

blessés et beaucoup dépouillés de tout ce qu'ils avaient sur eux.

Nouvelle qui attrista beaucoup les habitants de l'hacienda.

Le jour du départ arrivé, à l'heure fixée, don Estevan et don Jose reparurent.

Ils étaient accompagnés d'une vingtaine de serviteurs bien armés et bien montés, parmi lesquels don Luis reconnut Camacho et Rubio, Navaja et d'autres encore, commandés par Sidi Aley.

Mais ce qui causa une plus grande joie au jeune homme, fut d'apercevoir une charmante litière, attelée de deux mules sèches, harnachées à l'espagnole avec panaches et sonnettes.

Après le déjeuner, on se prépara à partir.

Don Luis laissa Oregano à son beau-père; don Juan de Dios devait l'envoyer à Urès en avant, afin de mettre tout en ordre avant son arrivée.

Les deux jeunes gens prirent congé du Ranchero et de sa femme; les adieux furent douloureux, c'était la première fois que don Juan de Dios et dona Concepcion se séparaient de leur fille.

Enfin, après bien des pleurs, bien des recommandations et bien des promesses de se revoir le plus tôt possible, on se sépara; Mercedes monta dans la litière, le signal du départ fut donné à « l'Arriero » chargé de conduire les mules, on sortit de l'hacienda et on se mit en route.

Seul, Diamant était joyeux, il courait comme un chien fou, aboyant et gambadant gaiement autour de la litière.

Don Luis et ses amis veillaient attentivement sur la jeune femme; quant aux peones ils sarveillaient la route, l'œil au guet et le doigt sur la détente du fusil.

Cette fois, on marchait modérément, ce n'était plus la course vertigineuse du premier voyage; les mules trottaient à l'amble et les chevaux suivaient; parfois Diamant montait dans la litière pour se reposer et il se couchait aux pieds de sa maîtresse; Mercedès causait avec son mari et ses amis, s'entretenait des personnes qu'elle allait voir et qu'elle ne connaissait pas encore, mais qu'elle désirait vivement remercié de l'amitié qu'elles lui témoignaient; c'était surtout de dona Luisa et de dona Dolores que la jeune femme s'informait; cela se comprend, elles étaient du même âge; elle parlait aussi beaucoup et avec un vif intérêt de dona Angela, la sœur de son mari.

En caueant ainsi le temps s'écoulait et paraissait moins long; on avançait, mais lentement; trois relais avaient été disposés à l'avance par les soins de don Estevan.

On s'arrêta trois fois, chaque fois on relaya.

Lorsqu'on repartit pour la troisième fois, il était environ dix heures du soir; on avait fait un peu plus de trente-cinq lieues; on marchait depuis sept heures du matin; on était encore éloigné du village de six ou sept lieues à peu près.

Au fur et à mesure que l'on avançait, la route devenait plus difficile; il fallait redoubler de précautions pour éviter un accident qui, dans ces contrées sauvages, aurait eu des conséquences terribles.

Les trois hommes veillaient sur la jeune femme avec une sollicitude véritablement fraternelle; heureusement que la lune était magnifique et éclairait presque comme en plein jour.

La jeune femme, cédant au balancement doux et cadencé de la litière et fatiguée de ce long voyage, s'était laissée aller au sommeil, et bientôt elle s'endormit profondément.

La litière s'arrêta; un grand bruit se fit entendre, de nombreuses lumières brillèrent, dona Mercedès ouvrit les yeux et regarda autour d'elle avec surprise: on était arrivé; son mari ouvrait la portière et se penchait pour l'aider à descendre.

Il était deux heures du matin; Mercedès, encore mal éveillée, accepta le bras de son mari et se laissa conduire machinalement et sans presque en avoir conscience, dans un magnifique appartement où deux jeunes filles l'attendaient; elles la déshabillèrent et la mirent au lit; Mercedès ferma les yeux et reprit son sommeil à peine interrompu.

Lorsqu'elle s'éveilla, le matin, elle crut avoir fait un rêve; elle était seule, son mari était déjà levé; la jeune femme regarda autour d'elle avec surprise: elle était couchée dans un lit fort large, la chambre qu'elle occupait était meublée avec un luxe de bon goût; le soleil l'éclairait gaiement de ses éclatants rayons, doucement tamisée par la couleur bleue des rideaux à travers lesquels ils passaient; au dehors les oiseaux chantaient et formaient un harmonieux concert.

La jeune femme sourit, le souvenir lui revenait; elle écouta sonner l'heure à une pendule placée entre deux fenêtres sur un piédoche devant une glace sans tain, derrière laquelle on apercevait les hautes ramures de grands arbres; la pendule sonnait dix heures.

— Déjà si tard, murmura Mercedès en souriant, ai-je donc dormi si longtemps?

Elle ramena son regard près d'elle, et elle aperçut, assise à

son chevet, une délicieuse jeune fille qui la regardait, le haut du corps penché en avant et lui souriant avec tendresse.

— Oh! s'écria Mercedès, et lui tendant les bras, je vous reconnais ou plutôt mon cœur vous devine, vous êtes Angela, ma sœur.

— Oui, Mercedès, ma sœur bien-aimée, s'écria la jeune fille en lui jetant les bras au cou, je suis Angela; j'attendais votre réveil.

Les deux charmantes femmes, aussi jeunes l'une que l'autre, se prodiguèrent les plus douces caresses, et, pendant quelques instants, elles oublièrent tout pour ne penser qu'au bonheur d'être ensemble, de s'aimer et de se le dire.

Mercedès rendit grâce du fond du cœur à son mari qui lui avait ménagé cette délicieuse surprise.

Angela ne voulut laisser entrer aucune camariste près de sa sœur; pour cette fois, elle se fit elle-même sa camariste, afin de demeurer plus longtemps seule avec elle; ce fut donc avec l'aide de sa belle-sœur, que Mercedès se leva et procéda à une ravissante et simple toilette du matin.

Puis toutes deux, se tenant par la taille, quittèrent la chambre à coucher et traversèrent plusieurs pièces pour se rendre au jardin.

Mais, à peine avaient-elles fait quelques pas dans une des allées ombreuses de la Huerta, que les deux charmantes femmes se trouvèrent en présence de don Agostin, de dona Helena et de ses deux filles.

Ce fut Angela qui présenta sa belle-sœur à la famille Sandoval.

Les détails de cette présentation avaient été réglés ainsi pour soustraire Mercedès à l'ennui d'une sôche et ennuyeuse étiquette.

Don Agostin mit un baiser sur le front de la jeune femme en la nommant sa fille; au bout d'un quart d'heure, Mercedès était parfaitement à son aise; elle riait et babillait avec ses nouvelles compagnes, dont l'âge, le caractère et l'humeur sympathisaient si bien avec ses goûts et ses aspirations de jeune fille; malgré son mariage remontant à une dizaine de jours, par son âge et son caractère, elle n'était encore, en réalité, qu'une enfant.

Don Luis et ses deux amis s'étaient tenus tout exprès à l'écart, afin de laisser ces jeunes cœurs s'épanouir en liberté, en se laissant aller sans contrainte à leurs doux épanouissements.

Quelques minutes suffirent à faire de ces charmantes jeunes filles de véritables amies.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi avec une rapidité féérique; lorsque l'heure du départ sonna enfin, ce fut avec une véritable tristesse et un grand serrement de cœur, que dona Mercedès fit ses adieux à sa belle-sœur, à ses jeunes compagnes et à cette famille qui était complètement la sienne.

Don Estevan et don Jose voulurent accompagner don Luis et sa femme pendant leur voyage; ils ne les abandonnèrent qu'en vue d'Urès.

— Souvenez-vous, dit don Estevan à don Luis au moment de la séparation, que nous sommes vos frères et que, quoi qu'il arrive, vous et votre femme vous pouvez compter sur nous en tout et pour tout.

— Je le sais, répondit affectueusement don Luis.

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit à propos de don Lope de Tordesillas, dit encore don Estevan en prenant son ami à part.

— Je veillerai, répondit don Luis.

— Nous aussi nous veillerons, dit don Jose.

— Absents ou présents, vous nous trouverez quand besoin sera.

Les trois hommes se séparèrent alors, avec force caresses et en se promettant de se revoir bientôt.

Don Luis et sa femme continuèrent leur route vers Urès où ils arrivèrent une heure plus tard.

Don Juan de Dios Suarez et dona Concepcion étaient arrivés depuis quatre jours déjà ; ils attendaient leurs enfants avec une vive impatience.

Leur joie fut grande de les revoir ; ils les accablèrent de caresses, dona Mercedes surtout ne savait qui entendre, tant son père et sa mère s'empresaient auprès d'elle.

X

Le temps ne s'arrête jamais ; un an s'était écoulé depuis le mariage de don Luis et de dona Mercedes.

Les deux époux étaient restés amants ; maintenant qu'ils se connaissaient mieux, et qu'ils avaient été maintes fois à même d'apprécier réciproquement les bons et les mauvais côtés de leur caractère, car homme ou femme, nul n'est parfait en ce monde, et cela est bien heureux ; peut-être les deux jeunes gens, après cette année d'épreuve, s'aimaient-ils plus profondément et avec plus de dévouement qu'avant leur mariage.

Leur amour avait jeté de nombreuses racines dans leurs cœurs qui battaient de plus en plus à l'unisson ; ils se comprenaient mieux et vivaient ainsi véritablement l'un pour l'autre.

C'était, en un mot, le plus charmant bonheur que l'on pût imaginer.

La beauté de Mercedes s'était développée par le mariage, et était devenue véritablement admirable.

Les affaires du jeune ménage allaient à ravir ; si don Luis, au lieu de jouer un rôle comme il le faisait, avait eu besoin de faire sa fortune, il aurait eu mille raisons de se féliciter : l'or affluait à son comptoir, ses bénéfices étaient énormes ; il est vrai qu'il possédait un goût sûr, que ses ouvriers étaient excellents, et qu'il vendait à meilleur marché que ses confrères qui ne pouvaient lutter avec lui ; car, n'ayant aucun besoin de vendre, il donnait ses marchandises presque à prix coûtant, ne se contentant que d'un très léger bénéfice.

Tout le monde les aimait dans Urès ; comment en aurait-il été autrement, don Luis était si bon, si arrangeant, si serviable et si disposé à venir en aide à tous ceux qui avaient recours à lui ? dona Mercedes était si belle, si aimable, si charmante avec tout le monde.

Excepté Orégano dont nous connaissons les sentiments, ses domestiques lui étaient dévoués ; leur maître les traitait et les payait bien.

Quant aux ouvriers, ils étaient au nombre de sept, tous étaient Français, et fort habiles ; nous n'avons pas à nous occuper d'eux ici.

Donc on était au 18 octobre 1872, anniversaire du mariage des deux jeunes gens, et de la naissance de Mercedes, qui ce jour-là, prenait sa dix-huitième année.

Don Luis avait résolu de fêter ce double anniversaire, en offrant à dîner à ses amis les plus intimes, dans une charmante maison de campagne, située à quatre lieues au plus d'Urès, dans une position pittoresque sur les bords même du Rio Sonora, un peu au-dessous de la ville.

Depuis quelques années, plusieurs maisons avaient été construites dans ces parages, par de riches négociants d'Urès ; ils venaient là ordinairement passer la journée du dimanche, pour se reposer en pêchant, en chassant ou en se promenant sur la rivière des travaux ennuyeux et assujétissants de la ville.

Aussi un « pueblo » commençait-il tout doucement à se créer dans cet endroit retiré ; déjà quelques marchands tels que bouchers, boulangers, pulqueros, avaient construits des Ranchos modestes et comme ce qu'ils vendaient étaient de première nécessité, ils voyaient leurs affaires prospérer ; quelques spéculateurs avaient établi des bains, des pêcheries et des canots pour la promenade ; la spéculation se portait peu à peu vers ce coin de terre, complètement désert quelques années auparavant.

Mais ce nouveau village, presque abandonné pendant la semaine et ne vivant réellement que le dimanche et les jours de fêtes, fort nombreux à la vérité au Mexique, s'étendait en longueur et même en largeur sur une immense étendue.

Le Rancho de don Luis était un des plus modestes, cependant il comptait plus de vingt arpents clos de murs.

La maison s'élevait au milieu de cette espèce de forêt artistiquement dessinée, et dont les derniers arbres allaient baigner leurs racines dans la rivière, là, avec des pieux, on avait formé une espèce de port où l'on remissait quelques canots de plaisance, en même temps que l'on pouvait se baigner en toute sûreté.

Il lui avait donné le nom de « el Rincon » c'est-à-dire le « Coin ; » quant au nouveau village, nul n'avait encore songé à le baptiser, on le nommait le « pueblo » simplement, c'est-à-dire le village.

C'était au Rincon que don Luis avait résolu de donner à dîner à ses amis et de passer avec eux la journée en fête.

Le 18 octobre tombait cette année-là un vendredi ; la veille au soir, après avoir fermé le magasin, don Luis et sa femme étaient partis avec tous leurs domestiques pour le Rincon.

Quelques jours auparavant don Luis avait averti le gardien de son Rancho du jour de son arrivée, et il lui avait envoyé en plusieurs reprises, tout ce qui lui était nécessaire.

Ce gardien était un Espagnol de quarante-cinq ans, fort honnête homme, aimant beaucoup son maître, au service duquel il était depuis plusieurs années, et nommé Patricio Oazal.

Les personnes invitées par don Luis étaient des amis intimes, c'est dire tout de suite qu'ils n'étaient pas nombreux.

Ils étaient six, et parmi eux se trouvait une dame.

Dona Concepcion Suarez, don Juan de Dios, don Jose et don Estevan de Sandoval, don Fabian de Salazar et don Guilhem de Azagra.

Ces deux derniers personnages, encore inconnus du lecteur, étaient, le premier un beau et fier cavalier descendant d'une vieille famille espagnole : il était âgé de vingt-huit ans, et avait été élevé avec don Luis qu'il aimait fort ; le second, était un homme de cinquante ans, sec et vert, assez peu aimable de sa nature ; il passait pour honnête et occupait le poste envié et redoutable d'Alcade Mayor de la ville d'Urès, capital de l'État de Sonora ; il témoignait beaucoup d'amitié à don Luis qui avait intérêt à le ménager ; c'était à ce titre qu'il était invité.

Une grande et charmante surprise était ménagée par leurs amis à don Luis et à sa femme ; surprise dont ils furent avertis que plus tard, mais qui n'en fut que plus agréable pour eux.

Une heure à peu près avant le lever du soleil, cinq cavaliers accompagnant une litière hermétiquement fermée, arrivèrent à Rincon, franchirent la grille que le gardien Patricio leur ouvrit

et se dirigèrent vers la maison, les grelots et les sonnettes des mules avaient été enlevés afin que l'on n'entendit aucun bruit.

En arrivant à la maison la litière s'arrêta, et une jeune femme emmitoufflée jusqu'aux yeux descendit lestement et fut conduite par un des cavaliers jusqu'à la porte d'un appartement où elle pénétra seule et dans lequel elle s'enferma, après avoir fait placer dans un coin de la chambre à coucher une malle assez lourde apportée par Patricio Cazal, la litière avait été cachée dans une remise fermée et les chevaux des cinq cavaliers débarassés de leurs harnais et mis au Cerral.

Quant aux cavaliers, trois d'entre eux s'installèrent dans un salon et caquèrent entre eux en anglais, afin sans doute de ne pas être compris des péones, si quelqu'un d'entre eux s'avisait d'écouter à la porte; quant aux deux autres cavaliers, ils suivirent Patricio Cazal et allèrent sans cérémonie s'étendre, roulés dans un manteau dans la maisonnette du gardien, où ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Selon son habitude, au lever du soleil don Luis quitta son lit, fit sa toilette et laissant sa femme endormie, il descendit pour aller dans la Huerta respirer l'air frais du matin.

En passant devant la porte du salon où causaient les trois cavaliers, il entendit le bruit de leurs voix; il s'arrêta étonné, et voulant savoir qui causait ainsi dans sa maison à cette heure matinale, il tourna le bouton de la porte et entra.

Il poussa un cri de joie en reconnaissant don Agostin de Sandoval et ses deux fils.

— Quelle agréable surprise! s'écria-t-il tout joyeux en les apercevant, je ne comptais pas vous voir arriver avant neuf ou dix heures du matin; êtes-vous ici depuis longtemps?

— Assez, dit don Agostin en souriant.

— Il y a deux heures et demie juste; dit don Estevan en consultant une montre garnie de diamants qu'il sortit de son gousset.

— Tant que cela! s'écria don Luis, vous auriez dû me faire prévenir?

— Pourquoi donc? dit don Jose, mieux valait vous laisser dormir, mon ami.

— Mais pourquoi êtes-vous ainsi arrivés de nuit?

Les trois hommes se regardèrent en souriant.

— Ah! voilà, dit don Agostin toujours souriant, c'est très délicat.

— Et très difficile à dire, ajouta don Jose.

— Il s'agit de contrebande, punctua don Estevan.

— Comment, de contrebande?

— Oui; répondirent-ils ensemble.

— Mais quelle contrebande? reprit don Luis ne comprenant plus rien à ce qui se passait.

— Une contrebande très précieuse, reprit don Agostin.

En ce moment on frappa légèrement à la porte du salon.

— Tenez, dit en riant don Estevan, tenez, frère, je crois que vous allez savoir quelle est cette contrebande.

— Entrez! dit don Jose.

La porte s'ouvrit et une femme parut complètement enveloppée dans les plis d'un immense voile.

— Une femme! s'écria don Luis avec stupeur, qu'est-ce que cela signifie?

— Voilà! dirent les trois hommes, sérieux comme des fakirs indiens.

— Vous avez amené ici cette dame? demanda don Luis.

— Il le fallait, dit don Agostin.

— Nous ne savions où la conduire, ajouta don Jose.

— Il n'y a que dans cette maison qu'elle pouvait être en sûreté; ajouta don Estevan.

Don Luis se redressa.

— Vous avez eu raison et je vous remercie, caballero! répondit-il, et s'inclinant avec une exquise courtoisie devant la dame toujours voilée: soyez la bienvenue dans cette demeure, senora, dit-il, mes amis ont agi en hommes sages en vous plaignant sous la garantie de mon honneur; vous devez avoir besoin de repos, permettez-moi de vous conduire à l'appartement qui sera le vôtre tant qu'il vous plaira d'habiter sous mon toit.

Il fit quelques pas au-devant de la dame voilée et lui offrit respectueusement la main.

De son côté, la dame inconnue s'avança un peu, de sorte qu'elle se trouva devant don Jose; le jeune homme saisit le voile par derrière et le fit vivement glisser sur les épaules de la dame.

— Angela! s'écria don Luis en reconnaissant sa sœur.

— Luis, mon frère! s'écria la jeune fille en se jetant dans ses bras et fondant en larmes, pardonnez-moi d'être venue, mon frère, mais je vous aime tant!

— Pauvre enfant! répondit-il en lui rendant ses caresses, je t'aime bien aussi, va! si tu savais combien je suis heureux de te voir; allons, ne pleure pas, fillette.

— C'est de joie, mon frère, je suis si heureuse!

— Je vous remercie bien sincèrement, mes amis, dit don Luis, je vous dois une grande joie.

— Ainsi, vous ne nous en voulez pas de cette surprise?

— Moi, oh! bien au contraire, Mercedes sera si heureuse de voir sa petite sœur qu'elle aime tant.

— Et moi, dono! s'écria-t-elle.

— Mais il nous faut être prudents; j'ai à dîner aujourd'hui l'Alcade Mayor de Urès, s'il se doutait!...

— Est-ce que vous n'êtes pas sûr de cet homme? dit don Agostin.

— Hum! Je ne sais trop, il est en relations continuelles avec don Lope de Tordesillas.

— Diable! il est lié avec lui, alors? dit don Jose.

— Je l'ignore; il est très difficile de savoir au juste ce que pense don Guilhem d'Azagra, je le ménage pour m'en servir au besoin; voilà pourquoi je l'ai invité aujourd'hui.

— Vous avez dit don Guilhem d'Azagra, frère? demanda don Estevan.

— Oui.

— Il est Alcade Mayor d'Urès?

— Oui, depuis six mois.

— Mon Dieu! reprit la jeune fille, est-ce qu'il faudra que je me cache?

— Non, dit don Estevan, je me charge de tout; j'en sais assez sur le compte de cet homme pour l'obliger à se taire, s'il en est besoin.

— Cela n'empêche pas de prendre certaines précautions, dit don Agostin.

— Quelqu'un a-t-il vu Angela depuis son arrivée? demanda don Luis.

— Personne; elle était si bien emmitoufflée dans ses coiffes, que Patricio Cazal, lui-même ne la reconnaîtrait pas, fit don Jose.

— Rassurez-vous, dit don Agostin, le cas est prévu; la chère enfant a tout ce qu'il faut pour se rendre méconnaissable.

— Tout en restant gentille à croquer, n'est-ce pas, petite sœur? dit gaiement don Jose.

— Je tâcherai, répondit-elle en riant.

— Bravo ! dit don Luis, rentre dans ta chambre et n'ouvre qu'à Mercedès, je vais la prévenir : tu seras une cousine de Mercedès, j'avortirai don Juan de Dios ; va, chère petite, enferme-toi, et n'ouvre qu'à Mercedès, il faut que tout le monde soit trompé.

— Ainsi, je resterai quelque temps près de vous, mon frère ? lui demanda-t-elle avec un charmant sourire.

— Oui, câline, embrasse-moi et va t'enfermer !

— Oui mon frère, mon bon frère ! s'écria-t-elle en l'embrassant.

Et elle s'envola légère comme un oiseau.

Les quatre hommes causerent encore entre eux pendant quelques minutes, puis don Luis les conduisit à leurs appartements où ils les laissa, et sans plus tarder il se rendit chez Mercedès.

La jeune femme dormait encore, il l'éveilla avec un baiser. Mercedès ouvrit les yeux, et lui jetant les bras au cou :

— Je rêvais de toi, mon Luis, lui dit-elle en l'embrassant.

Don Luis s'assit sur un fauteuil auprès d'elle.

— Qu'as-tu donc, mon ami ? lui demanda-t-elle, tu sembles préoccupé ?

— J'ai à causer avec toi, chère aimée, lui dit-il.

— Faut-il que je me lève ?

— Non, pas encore, ce que j'ai à te dire ne sera pas long.

— Parle, je t'écoute.

Le jeune homme prit dans les siennes la main mignonne que lui tendait la jeune femme, il y mit un baiser, puis il raconta tout d'une haleine ce qui se passait.

— C'est une charmante surprise ! s'écria joyeusement dona Mercedès.

— N'est-ce pas ? Quels excellents amis ! mais Angela ?

— Ne t'inquiète pas d'elle.

— Elle m'a fait promettre de la garder près de nous. Mais, si on la reconnaît ?

— On ne la reconnaîtra pas !

— Don Lope de Tordesillas l'a vue ?

— Oui, il y a plus d'un an ; je réponds de tout ; dit-elle en riant, il ne la reconnaîtra pas plus que les autres.

— Tu me le promets, chérie ?

— Sois tranquille, je m'en charge !

— Bon, voilà qui me rassure, pauvre Angela !

— D'abord elle ne s'appelle plus Angela.

— C'est juste, quel sera son nom ?

— Carmen Suarez ; c'est ma cousine germaine ; nous avons été élevés ensemble ; nous nous aimons beaucoup ; mon père l'a amenée pour passer quelques mois avec nous.

— Bon ! tout cela est simple et plausible, il n'y a pas comme les femmes pour trouver tout de suite, un m...

— Taisez-vous méchant, pas un mot de plus, laissez-moi faire, vous serez content de votre femme.

— Carai ! je le sais bien ! je serais difficile s'il en était autrement !

— Ceci est mieux ! embrasse-moi et sauve-toi que je me lève, notre pauvre prisonnière doit être sur des charbons ardents en m'attendant ; va, mon bien-aimé !

Don Luis se retira.

Il se rendit à la maisonnette de Patricio Casal ; c'était un homme sûr, il savait pouvoir compter sur lui ; il lui recommanda le silence.

— C'est entendu, répondit le digne gardien.

Don Luis prit son fusil, siffla Diamant, éveilla Sidi Muley, lui dit quelques mots à voix basse et quitta la maison.

Quelques instants plus tard, la litière, conduite par Camacho, quittait, elle aussi, le Rincon, sans être aperçue par les domestiques, occupés en ce moment dans les communs construits derrière le Rancho.

Don Luis se promenait en chassant, le gibier ne manquait pas, à chaque instant Diamant faisait lever quelque pièce aussitôt abattue.

Cependant le jeune homme était préoccupé, il regardait constamment sur la route ; enfin vers neuf heures du matin il aperçut au loin deux cavaliers arrivant au galop de chasse ; don Luis jeta un cri de joie, il avait reconnu don Juan de Dios et dona Concepcion.

Ils les arrêta sans cérémonie au milieu de la route.

— Voilà qui est charmant, dit don Juan de Dios, venir ainsi au-devant de nous !

— Comment se porte Mercedès ? demanda dona Concepcion.

— Très bien, elle vous attend avec la plus vive impatience ; mais ce n'est pas seulement pour avoir le plaisir de vous serrer la main quelques instants plus tôt que je suis venu à votre rencontre.

— Pourquoi donc ? demanda curieusement don Juan de Dios.

— Je vais vous le dire.

— Ce n'est pas une mauvaise nouvelle ? s'écria dona Concepcion avec inquiétude.

— Pas le moins du monde, rassurez-vous ; voici ce dont il s'agit.

Et il expliqua l'affaire en deux mots.

— Ce n'est que cela ? dit en riant le Ranchero ; soyez tranquille, mon gendre.

— Pauvre petite ! dit dona Concepcion.

En ce moment la litière arriva.

Dona Concepcion enlevée, dans les bras de son gendre, s'installa dans la litière à la place de Sidi Muley qui en sortit en disant gaiement :

— Merci, en voilà un « Araba » qu'est agréable ! j'allais m'endormir.

On remit les grelots et les sonnettes aux mules, Sidi Muley monta le cheval de dona Concepcion et l'on reprit doucement le chemin du Rincon.

Au Mexique, généralement dans les départements éloignés, les femmes montent à cheval de la même façon que les hommes, la selle de femme est inconnue.

La litière pénétra dans le patio au bruit des grelots des mules et alla se ranger devant le portillo.

Dona Mercedès et dona Angela se tenaient aux aguets.

Nul ne s'aperçut qu'une seule femme était descendue de la litière.

Dona Angela était emmitouffée dans ses coiffes comme si elle ne faisait que d'arriver.

Dona Mercedès riait sous cape, personne n'avait encore vu la jeune fille, depuis qu'elle était retournée s'enfermer dans sa chambre.

La jeune femme averti tout bas son mari que don Fabian de Salazar était arrivé au Rincon, pendant son absence, ainsi que don Guilhem d'Azagra, qui cependant avait averti qu'il ne viendrait probablement que pour le dîner.

— Tant mieux, dit don Luis, les choses en seront mieux ainsi ; est-elle bien changée ?

— Tu en jugeras, curieux, lui dit sa femme en riant.

Don Luis la menaça du doigt et se hâta d'introduire les arrivants dans le salon, où déjà se trouvaient les cinq autres invités.

Après l'échange des premières civilités et des poignées de main de rigueur, don Juan de Dios se tourna vers don Luis et lui dit en riant :

— Mon gendre, prenez-vous en à ma fille, si au lieu de deux nous vous arrivons trois.

— Fussiez-vous arrivés dix, je serais heureux de vous voir, beau-père, répondit don Luis sur le même ton.

— Je ne vous amène, grâce à Dieu, que cette petite fille, dont ma fille est folle je ne sais pourquoi, et qui espère que vous la garderez longtemps.

— Tant qu'elle voudra, beau-père, répondit don Luis en riant.

— Je suis sûr que c'est Carmen ! s'écria joyeusement Mercedès.

— En es-tu fâchée ? reprit don Juan de Dios.

— Oui, c'est moi, ma cousine ! s'écria la jeune fille.

— Quel bonheur ! reprit Mercedès.

— Allons, petite ! reprit don Juan de Dios toujours riant, défais tes coiffes et montre un peu ton museau fripon à nos amis.

— Oh ! comme vous lui parlez, pauvre enfant ! dit Mercedès.

— Bah ! j'y suis habituée, cousine, répondit la jeune fille.

Et en un tour de main elle se débarrassa de ses coiffes.

Ce fut un cri d'admiration générale.

Dona Angela était brune ; dona Carmen était blonde avec des yeux noirs et des sourcils de la même couleur, elle était ravissante ainsi, et avait un air mutin qui faisait plaisir à voir.

— Carai ! la belle enfant ! s'écria don Guilhem.

— Quelle adorable créature ! murmura don Fabian.

Quant aux trois Sandoval, s'ils n'avaient pas été prévenus, ils se seraient trompés à ce déguisement, tant la métamorphose était complète.

Mercedès entraîna sa mère et Carmen ; nous lui laisserons provisoirement ce nom, et se retira avec elles sous le prétexte très plausible de changer de toilette.

— C'est singulier, je ne croyais pas la petite Carmen aussi jolie que cela, dit don Luis en riant.

— C'était encore une enfant quand vous l'avez vue, il y a deux ans, répondit le Raucher ; lors du mariage de Mercedès elle était absente.

— C'est vrai, je ne me rappelle pas l'avoir vue alors ; ainsi vous nous la laissez pendant quelque temps ?

— Tout le temps que vous voudrez, mon gendre ; je l'ai amenée parce que chaque fois que je viens vous voir, Mercedès ne fait que me demander de la lui amener ; maintenant la voilà, cela vous regarde, quand elle vous ennuiera, vous me la ramènerez...

— Oh ! Mercedès ne la laissera pas partir ainsi.

Tout cela fut dit si naturellement entre les deux hommes que les plus fins y auraient été pris ; d'ailleurs les assistants n'avaient aucune raison pour soupçonner une supercherie dont ils ne pouvaient pas comprendre les motifs.

A onze heures on déjeuna ; Mercedès plaça don Guilhem à sa droite et Carmen à sa gauche, entre elle et don Fabian de Salazar ; don Luis avait don Agostin à sa droite et dona Conception à sa gauche ; les trois autres convives se placèrent au hasard :

Le déjeuner fut très gai ; on ne se leva de table que pour se retirer dans les appartements, préparés à l'avance, et faire la « Siesta, » car la chaleur était accablante.

Jusqu'à trois heures et demie de la « tarde, » le Rincon fut plongé dans un silence complet.

Tout le monde dormait.

Mais peu à peu les maîtres de la maison et leurs invités s'éveillèrent, alors chacun essaya de tuer le temps le mieux possible : les trois dames, don Agostin et don Luis firent une promenade sur l'eau.

Don Juan de Dios essaya de la pêche, don Jose et don Fabian se baignèrent.

Don Estevan et don Guilhem d'Azagra restés seuls, se promènèrent dans les allées ombreuses de l'immense Huerta, en causant de choses et d'autres ; mais peu à peu la conversation, d'abord frivole, devint plus sérieuse.

Tout à coup, don Estevan se frappa le front comme un homme qui se rappelle une chose depuis longtemps oubliée, et interrompant don Guilhem au milieu d'une dissertation politique du plus haut intérêt :

— Pardon, caballero, je ne sais pourquoi, dit-il, lorsque ce matin votre nom a été prononcé devant moi, il m'a semblé le connaître.

— Vous devez vous tromper, caballero, répondit assez sèchement don Guilhem, intérieurement vexé d'être ainsi interrompu, je vous dirai donc....

— Permettez, interrompit de nouveau don Estevan, mais je possède une mémoire excellente, et j'ai un souvenir confus...

— Voici la première fois que j'ai l'honneur de me rencontrer ici avec vous, caballero, aussi vous devez vous tromper.

— Ne puis-je vous avoir rencontré autre part ?

— Ce n'est pas supposable.

— Pourquoi donc cela ?

— Tout simplement parce que depuis de longues années j'habite ce pays.

— En effet, voilà une raison positive ; cependant je crois être certain que j'ai déjà entendu prononcer votre nom.

— C'est possible, dit-il en se rengorgeant ; j'ai l'honneur d'être Alcade Mayor de la ville de Urès ; il n'y aurait rien d'étonnant à ce que mon nom eût été prononcé devant vous.

— Vous êtes Alcade Mayor de Urès ?

— Oui, caballero, j'ai cet honneur, depuis six mois déjà.

— Oh ! alors j'ai un million de pardons à vous adresser, caballero ; il est évident que je dois m'être trompé.

— Je vous le disais bien, fit-il avec un sourire hautain.

— C'est d'autant plus certain, que l'homme dont le nom m'est resté dans la mémoire est un assez mauvais drôle.

— Hein ? fit-il en se rebiffant.

— Un escroc, plus même, un misérable cousu de mauvaises affaires, dont la réputation était exécrable.

— Oh ! oh ! et où avez-vous connu ce coquin, comme vous dites ?

— Dans l'État de Tamaupilas.

— Vous dites ? fit-il en tressaillant malgré lui.

— Je dis dans l'État de Tamaupilas.

— Ah ! ah ! j'ai bien entendu ; et qu'est devenu ce coquin ?

— Ma foi, je l'ignore, j'espère qu'il a été pendu ; car c'était la seule chose qu'il n'eût pas volée ; mais s'il vit encore il est probable qu'il a changé de nom et s'est fait une nouvelle personnalité.

— Pourquoi donc cela ? dit l'Alcade Mayor d'un air conciliant : quelques étourderies de jeunesse un peu trop fortes, je l'admets, ne sauraient obliger un galant homme à quitter son nom.

— C'est vrai, mais le don Guilhem, dont je vous parle, n'était pas un galant homme, il n'était pas jeune, et ce ne sont pas des étourderies que l'on doit lui reprocher, mais des crimes.

— Des crimes ?

— Oui, et des plus grands encore.

— Bon ! lesquels donc ?

— Il a plusieurs fois été condamné pour vol et baraterie.

— Humph !

— Enfin, il a été condamné à mort pour assassinat d'un douanier ; mis en chapelle, il a étranglé un moine français qu'il avait demandé pour le confesser ; il a ensuite endossé la robe du pauvre moine et s'est échappé en passant à travers la garde chargée de le surveiller, en donnant sa bénédiction aux soldats.

— Il y a sans doute longtemps de cela ?

— Mais non ? quatre ans au plus.

— Quatre ans, c'est quatre siècles au Mexique.

— C'est juste ; je ne pensais pas à cela.

— Et il se nommait ?

— Guilhem, je vous l'ai dit.

— C'est vrai ; il n'avait pas d'autre nom ?

— Pas d'autres, ou du moins les autres étaient ignorés.

— Il y a une foule de Guilhem au Mexique, et si l'on a pas d'autres indices...

— On en a.

— On en a ? fit-il en tressaillant.

— Ou du moins, dit don Estevan en se reprenant, je pourrais en fournir, moi, au besoin.

— Mais vous le connaissez donc, alors.

— Parfaitement, je sais ses trois noms.

— Ah !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, señor Alcade Mayor de la ville d'Urès, fit-il d'une voix railleuse.

— Humph ! vous le savez, « testis unus, testis nullus, » et puis il ne suffit pas de dire je sais, il faut donner des preuves de ce que l'on avance.

— Rien ne me serait plus facile que de fournir ces preuves ; elles émanent de ce misérable Guilhem lui-même.

— Hein ! Que dites-vous donc là ? fit l'Alcade en s'arrêtant net.

— La vérité, señor Alcade, et maintenant que je sais que vous êtes magistrat, je ne vois pas pourquoi je ne vous demanderais pas conseil à propos de cette affaire.

— Parlez, s'écria-t-il vivement, je suis tout disposé à vous entendre.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, écoutez-moi ; il faut que vous sachiez que ce misérable était très vaniteux, et, bien qu'il fût assez laid, il avait la manie de se croire adoré de toutes les femmes ; or, à l'époque où il fut arrêté et condamné pour l'assassinat d'un douanier, il était ou du moins se croyait adoré d'une charmante fille que, à cause de certaines qualités qu'elle possédait, paraît-il, à un haut degré, on avait surnommée la « Papa con aji, » un nom assez pimenté, n'est-ce pas ?

— Humph ! fit l'Alcade en fronçant le sourcil, il aimait cette fille ?

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

OU

EXILI L'EMPOISONNEUR

XIV

LA DOT D'HENRIETTE.

Apportez-moi quatre bons de cinq cent mille livres, sur Paris, Londres, Vienne et Rome, et je vous abandonne l'autre moitié.

— Parlez vous sérieusement, monsieur le comte ?

— Plaisantez-vous, monsieur Penautier ?

— Je plaisantais en vous disant que je puis trouver deux millions sur ma simple signature, dans la caisse de la Ferme.

— Dans la vôtre, alors.

— Il faudrait que j'en sois le possesseur, et je n'en suis que le dépositaire.

— Je vois que nous ne nous entendons pas.

— La raison en est bien simple :

Je ne comprends rien à votre proposition.

— Je vais vous parler plus clairement :

Si dans une heure vous ne m'apportez pas deux millions, en quatre bons à vue de cinq cent mille livres, Exili sortira de sa tombe et se présentera à votre hôtel.

— Mes gens sont en bas, monsieur, et je n'ai qu'à paraître à cette fenêtre...

— Pour voir la maison déserte d'Hanyvel.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Que vous êtes son exécuteur, — testamentaire, du moins, et que l'héritage de sa fille Henriette me seras remis, dans cette chambre, et sans délai.

— Est-ce un guet-apens ?

Je vous prévient que cette manœuvre tournera contre vous.

— Il vous est loisible de sortir librement, monsieur Penautier.

Je n'ajouterai qu'un mot :

Je vous ai dit qu'Exili sortirait de sa tombe.

Allez au cimetière de la Bastille et faites ouvrir son cercueil :

Il est vide.

— Si le cadavre d'Exili a disparu, j'attendrai sa visite.

— Peut-être ne connaîtrez-vous pas mon frère sous son incarnation nouvelle.

Il a changé de nom, comme de visage...

Il me ressemble.

Regardez-moi.

Penautier hésita une seconde ; puis, d'une voix éteinte et d'un geste suppliant, il prononça lentement les paroles suivantes :

— Je suis prêt à donner ma signature, après vous avoir expliqué...

— Je connais cette histoire, interrompit Exili.

Passer dans ce cabinet, préparez les traites et remerciez-moi de vous laisser la vie.

Penautier, tremblant comme la feuille, s'empressa d'obéir.

La porte était à peine refermée sur lui que Cosimo reparut.

— Monsieur le comte, dit-il, j'ai fait attendre madame Hanyvel et sa fille.

Ces dames étaient dans une mortelle inquiétude.

Elles ont l'habitude de voir M. Olivier tous les jours, et, par ma faute, elles n'avaient pas été prévenues...

— « Momento, » dit Exili.

Cosimo avait déjà disparu.

XV

RÉDEMPTION

Exili, l'œil sombre, jeta un manteau sur ses épaules, regarda Olivier, immobile et pâle comme une statue, et lui dit :

— L'antiquité avait des autels où les malheureux, et même les coupables, trouvaient un asile sûr... Adieu.

— Si vous êtes malheureux, mon père, dites moi s'il est en mon pouvoir de vous consoler.

— O mon fils bien-aimé, laisse-moi te donner ce nom une dernière fois, l'ange qui traduira cette parole à Dieu obtiendra la grâce d'Exili l'empoisonneur, car s'il a travaillé pour les vers de la tombe, il a aussi formé un homme comme toi qui honore l'humanité.

— Il y a pour vous dans mon cœur une affection réfléchie, plus profonde, plus humaine et plus sacrée que l'amour commandé par la nature.

— Que le cœur débordé de joie ou d'amertume, qu'il est doux d'entendre la voix d'un ami, la voix d'un fils !

Pardonne-moi d'avoir douté de toi.

Si tu m'avais laissé partir, j'aurais mort désespéré.

— Celui qui juge sera jugé.

Je ne sais rien de vous et ne veux rien savoir.

Exili peut s'accuser lui-même, son fils ne le croira pas.

Les genoux d'Exili fléchirent et ses mains se levèrent frémissantes vers le ciel :

— O Dieu ! dit-il, tu m'es témoin que je ne suis pas un assassin.

Tu m'as donné cette étincelle vive que l'homme appelle le génie, et je l'ai conservée lumineuse et brillante comme les lampes éternelles de tes sanctuaires.

J'ai travaillé l'argile périssable, du droit de l'esprit sur la matière, car la Mort seule a le secret de la Vie.

Que d'autres l'interroge avec plus de bonheur.

Pour moi, j'ai l'âme trop pleine d'ombre pour trouver la lumière.

Le vieillard retourne à l'enfance, et ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline ne reconnaîtront plus celui qui descendra...

Embrasse-moi, mon fils.

Quelques instants après, Penautier sortit de la chambre voisine, remit les traites entre les mains d'Exili, et gagna la porte de sortie sans qu'une parole eût été échangée.

Un signe avertit Cosimo.

Il introduisit les visites.

Henriette entra la première

D'un mouvement spontané, elle se jeta dans les bras d'Olivier.

— Deux êtres qui s'aiment sont unis, dit Exili à madame Hanyvel avec un pâle sourire.

— Quel est ce gentilhomme si triste et si beau ? demanda Henriette en grande confiance à son fiancé.

— C'est mon père... L'aimez-vous, Henriette ?

— Je serai sa fille.

Exili remit un portefeuille à Olivier.

— Voici, lui dit-il, la dot de ta femme et mon cadeau de nocces.

Cosimo l'accompagnera à Venise.

Là, rien ne viendra troubler votre amour, et vous y trouverez la part de bonheur qui m'a été refusée sur la terre.

Le mariage d'Henriette et d'Olivier fut célébré sans pompe à la fin de cette journée.

Au moment où les nouveaux époux se disposaient à sortir de l'église, ils cherchèrent des yeux le comte de Krouborg, qui avait assisté à la cérémonie.

Exili avait disparu.

.....
Quelques années plus tard, vers dix heures du matin, une foule immense se pressait sur la place des exécutions publiques, au centre de laquelle on apercevait, lugubre fantôme, l'instrument du supplice.

La prophétie d'Exili allait s'accomplir.

La marquise de Brinvilliers, après avoir semé la mort à droite et à gauche pour se débarrasser soit d'un parent jaloux de l'honneur de son nom, soit pour s'approprier sa fortune, soit enfin pour faire disparaître une rivale préférée, ou un amant gênant. Elle fut arrêtée. Condamnée à la peine capitale, elle fit des aveux ; Penautier, accusé de complicité dans l'empoisonnement d'Hanyvel, partait pour le bague de Toulon, dans l'un des cachots duquel il mourut peu de temps après son entrée.

Comme M. Dreux d'Aubray, comme ses fils, Sainte-Croix fut une des nombreuses victimes de cette femme sortie de l'enfer, dont la tête venait de tomber sous le glaive de la justice.

FIN

INFORMATIONS

Le Bureau du FEUILLETON ILLUSTRÉ est déménagé au No. 17 rue Ste Thérèse, (en haut.)

Nos abonnés voudront bien se rappeler que le mois de Mars expiré, l'abonnement est de 50 par cent plus cher. Voyez les conditions sur la dernière page.

Nous engageons nos souscripteurs qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année dernière à le faire immédiatement, car pour peu que cela continue, nous seront forcés de leur discontinuer l'envoi du journal et de remettre leur compte à notre collecteur.

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois	
UN AN.....	\$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
Payable dans le cours des trois derniers mois :	
UN AN.....	\$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE	

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1781, B. de P., Montréal.

No. 17, rue Ste. Thérèse